



Pascal CLERC est Maître de conférences en géographie à l'université Lyon 1 ESPE / UMR 8504 Géographie-Cités EHGO

Quelques commentaires sur le projet de programme pour le cycle 2 « Questionner l'espace »

Avec ce projet, on retrouve des propositions riches et ambitieuses pour la formation des élèves. L'approche à dominante instrumentale (se repérer dans l'espace) de l'actuel programme est complétée par une première confrontation à la complexité du monde dans lequel nous vivons.

Le programme se divise en trois parties principales : se situer, comprendre, concevoir/créer/réaliser qui – il faudrait sans doute le signifier plus précisément – ne sont pas des étapes successives pour chaque niveau de classe mais des compétences à développer simultanément sur des thèmes de travail.

Dès la première partie, est développée l'idée selon laquelle on commencera les enseignements par le proche pour aller vers le lointain. Cette représentation intuitive est une constante de la réflexion pédagogique en géographie depuis le XIX^e siècle ; elle semble relever du bon sens mais mérite néanmoins d'être interrogée. Surtout, ce sont les effets de cette apparente évidence qu'il faut souligner. Le risque est, en passant d'une échelle à l'autre, d'isoler les échelles les unes des autres. Ainsi, on aborderait d'abord le local en CP, puis des espaces plus lointains et moins familiers en CE1 et peut-être le vaste monde en CE2. Il me semble que cette approche est un obstacle à la compréhension. C'est à toutes les échelles qu'il faut raisonner d'emblée, parce que nos vies sociales se déroulent *simultanément* à toutes les échelles : le quartier est connecté aux autres échelles par ses « fonctions » dans l'ensemble urbain ou par des habitudes de consommation qui relient au monde. Bien sûr, on comprendra qu'avec de jeunes enfants, il est nécessaire de se centrer sur un niveau scalaire mais il me paraît tout aussi important de ne pas s'y enfermer.

La seconde partie repose sur un projet de compréhension du monde (on peut y inclure « comprendre les représentations du monde »). Le projet est louable mais relève parfois d'une conception quelque peu dépassée de la géographie. Ainsi la référence à des « paysages naturels » entretient l'illusion de représentations fossiles, d'avant l'homme, hors du temps, hors du monde, comme si la totalité de la planète n'était pas anthropisée, comme si les questions environnementales, les questions d'un développement « soutenable » pouvaient être mises entre parenthèses. De la même manière, séparer paysages et modes de vies (deux « compétences » différentes du programme) peut laisser croire que la « nature » et les sociétés peuvent être étudiées isolément et renvoyer aux pratiques anciennes de l'enseignement disciplinaire avec d'abord une étude de la « géographie physique » puis de la « géographie humaine ». La géographie est une science sociale et c'est par des questions sociales qu'il faut entrer dans la compréhension du monde. C'est à travers ces questions sociales qu'il faut aborder le « physique » de la planète en considérant les montagnes, les littoraux, les cours d'eau, les climats comme des contraintes et/ou des ressources pour les sociétés. Les mots de cette partie du programme : « modes de vie caractéristiques dans quelques espaces très emblématiques », « costumes, coutumes », adaptation au « milieu naturel »... font penser à la géographie des « genres de vie » proposée par Vidal de la Blache au début du XX^e siècle. Le risque est grand me semble-t-il de privilégier un enseignement quelque peu folklorique de manières d'être au monde certes intéressantes mais marginales (le « bon sauvage » en Amazonie, l'« Esquimau » dans l'Arctique...) aux questions posées par la standardisation des modes de vie, le développement de pratiques communes d'un bout à l'autre du monde, l'émergence d'une société-monde... « Penser la planète » comme le suggère le texte introductif impose de passer par ces questions vives.

La troisième partie propose la construction d'outils de repérage dans le temps et l'espace.

Globalement, tout en appréciant l'ambition de ce programme, je suis aussi perplexe quant aux possibilités de sa mise en œuvre par des enseignants non-spécialistes et ne bénéficiant quasiment plus d'une formation continue (et avec une très courte

formation initiale). Comment éviter les possibles dérives mentionnées ci-dessus sans donner aux enseignants les moyens de pouvoir le faire ?

La forme du programme le rend difficile d'accès. Du titre général « Questionner l'espace et le temps » aux sous-titres des parties du programme puis aux « attendus de fin de cycle », aux « compétences », aux « connaissances », et aux « exemple d'activités et ressources possibles », ce ne sont pas moins de six niveaux de lecture qui sont sollicités. Je ne mets pas en doute la pertinence de ces niveaux mais la difficulté d'accès risque de rabattre les pratiques sur ce qui se faisait avant. Il manque me semble-t-il deux éléments pour donner plus de lisibilité au programme. D'une part, un texte synthétique qui justifie plus explicitement les choix effectués (ce qui n'est pas le cas avec le texte de présentation), d'autre part des pistes d'activité. Pourtant la colonne de droite des tableaux de présentation mentionnent ces « exemples d'activité » ; en réalité, il s'agit le plus souvent de propositions de ressources documentaires. Les auteurs du texte précisent que les « projets de programme n'entrent pas dans le détail des pratiques de classe ». Ce choix semble pertinent mais cela n'exclut pas de proposer, pour chaque thème, quelque pistes afin que les enseignants se construisent une représentation de ce qui est possible. Il serait aussi impératif (ce qui ne s'était pas fait avec le précédent programme) que les textes d'accompagnement soient publiés au plus vite et en tout cas, avant la mise en œuvre des programmes.

Pour conclure, on peut se réjouir de retrouver un programme ambitieux qui permet vraiment aux élèves de commencer à comprendre le monde dans lequel ils vivent, tout en s'inquiétant de la difficulté d'accès au document qui risque de rabattre les pratiques sur ce qui se faisait avant.